Ami du Clergé du 27 novembre 1952

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Plans d'homélies sur les Epitres. — II. Immaculée Conception : La sagesse, préfiguration de Notre-Dame, 389. — III. 2e Dimanche de l'Avent : Peuple de Dieu, peuple de frères, 390. — IV. 3e Dimanche : La joie chrétienne, 391.
Avent. — La Pénitence : III. 3e Dimanche : Pénitence : réparation, 393. — IV. 4e Dimanche : Pénitence : Progrès, 395. — V. Noël : Mystère de pénitence, 397.
Fête de Noël. — Noël, mystère joyeux, douloureux, glorieux, 399.
Veillée de Noël. — « Venez, Seigneur Jésus », 402.
En lisant. — Ce qu'est « Pax Christi », 404.

PLANS D'HOMELIES SUR LES EPITRES

II

Fête de l'Immaculée Conception

LA SAGESSE, PRÉFIGURATION DE NOTRE-DAME

Pour célébrer dignement Marie, l'Eglise puise dans le trésor des Ecritures. Les Evangiles lui présentent maint trait de sa vie. Mais pour la lecture de l'épître, si les apôtres ne lui fournissent rien, l'Esprit, « qui a parlé par les prophètes », et qui l'anime toujours, lui suggère de recourir aux écrits sapientiaux de l'Ancienne Loi. Elle y trouve un magnifique éloge de la Sagesse, où elle peut voir, guidée par cet Esprit de vérité, la plus exacte expression de sa foi et de son amour pour l'Immaculée. Voyons comment le **portrait de la Sagesse** que nous venons de lire dans le livre des Proverbes, peut être **appliqué à la Vierge bénie.**

I. — *Le portrait de la sagesse*

1. — **Sa nature** (℣℣ 12-22, qui précèdent et introduisent notre texte) : « J'habite avec la prudence et je possède science et réflexion... à moi le conseil et la prévision... » Autrement dit, la sagesse est cette intelligence pratique des conditions de la vie morale, des lois de la destinée, des principes de l'action, qui assure aux princes un heureux gouvernement, et aux justes la rectitude morale et, par surcroît, toutes les réussites. Elle est faiseuse d'ordre dans la société et dans l'âme, parce qu'elle adapte les moyens efficaces aux fins clairement conçues.

2. — Ses **origines.** Elle vient de Dieu, qui la possède éminemment et qui la donne à ceux qui obéissent à sa Loi, = qui l'aiment. Elle est « née de Dieu » (plutôt que « créée » par lui). En lui elle préexiste, « préambule de ses œuvres » (22-23). Elle a reçu de lui l'investiture, c.-à-d. qu'elle est par lui consacrée et ordonnée pour faire de l'homme un coopérateur, par son action dans le monde, de l'ordonnateur souverain.

Les ℣℣ 24-29 développent poétiquement l'idée de cette **préexistence.** (Rappeler que l'ordre du monde révèle cette ordination : Rom., I, 20 ; Sap., XIII, 3-5.)

3. — **Son rôle** (30-31). Elle est l'intelligence, distincte de Dieu, (l'A. T. n'a pu faire même entrevoir l'aspect personnel de cette sagesse que la révélation chrétienne identifiera avec la personne du Verbe,) — intelligence ordonnatrice du cosmos, où elle « se joue sans effort ». Elle est le principe et l'artisan de tout ce qui est ordre, intelligence, beauté, harmonie dans l'œuvre des hommes, imitation et achèvement de l'œuvre du Créateur. Comme elle prend ses ébats en sa présence (30), elle trouve ses « délices avec les enfants des hommes ». Entendons par là que l'homme est l'œuvre de prédilection du Créateur et qu'il lui est donné d'achever, en lui et dans le monde, le travail de Dieu, durant tout ce 7e jour de la création où il « se repose », laissant agir son fondé de pouvoirs, l'homme fait à son image.

4. — **Conclusion.** « Et maintenant, mes fils (remarquer la tendresse), écoutez-moi... Heureux l'homme qui m'écoute » (32-33). Invitation de la Sagesse divine à ses disciples : qu'ils écoutent l'enseignement de ceux qu'elle éclaire de ses rayons, pour le transmettre aux hommes afin qu'ils soient des faiseurs d'ordre, par leur rectitude morale, qui soumettra leur vie aux prescriptions de la loi. « Crains Dieu, observe ses commandements, car c'est là tout l'homme » (Eccl., XII, 13).

En un mot, la sagesse est le secret du bonheur. Nos pères, les descendants d'Abraham, l'avaient déjà compris. Plus heureux, les chrétiens, qui connaissent le vrai nom de cette Sagesse, non seulement préexistante, mais éternelle : le Verbe, qui s'est fait chair dans le sein de Marie. C'est pour la préparer à sa divine Maternité que le Père l'a voulue immaculée. Elle est le chef-d'œuvre de la divine Sagesse ; et nous allons voir comment le beau texte que nous venons de méditer lui est applicable dans une mesure, avec une réalité que, seul, l'Esprit qui l'a dicté, pouvait révéler à l'Eglise.

II. — *Application à Marie*

1. — **Sa préexistence dans les desseins de Dieu.** La Providence de Dieu, qui « s'étend d'une limite à l'autre de l'Univers et gouverne toutes choses excellemment » (Sap., VIII, 1) choisit de toute éternité la femme, bénie entre toutes, qui sera l'instrument de choix de l'œuvre rédemptrice.. Embrassant dans ses conseils, de bout en bout, toute l'histoire humaine dès le soir de la chute, la divine Providence voit, dans le lointain des âges celle qui écrasera le serpent et qui, première bénéficiaire de la victoire du Verbe incarné, sera assez pure pour le recevoir dans son sein et pour être sa Mère. « O profondeur insondable de la Sagesse et de la Science de Dieu » (Rom., XI, 33). « Dès l'éternité, pourra dire Marie, j'ai reçu l'investiture, par décret nominatif. » Mystère de l'élection divine, dans un Abraham, un Moïse, un David, son ancêtre, un Pierre, un Paul, mais avant tout dans cette Vierge de Nazareth, qui entrera dans l'histoire bien après la déchéance de la lignée de David.

2. — **Sa filiation divine.** 1° Elle est doublement celle à qui « Dieu donne l'être, et qui lui appartient dès l'origine ». Elle est l'enfant du miracle, comme Jean-Baptiste, donnée à des vieillards qui s'éteignaient sans progéniture.

2° D'autre part, son âme, dès sa conception, est dotée aussi richement qu'Eve, sortant radieuse des mains du Créateur. Prémices d'une nouvelle création, prototype, pourrions-nous dire d'une humanité nouvelle que le Christ engendrera dans son tombeau. (Baptême = plongée dans la mort rédemptrice du Sauveur.) Pleine de grâce au sens

fort du mot, que, seule l'Eglise, dans la lumière de l'Esprit-Saint, a pu déterminer.

3. — **Son rôle.** « J'étais près de Dieu, peut-elle dire, en empruntant les paroles de la Sagesse. m'ébattant sans cesse en sa présence et faisant ses délices ». Vie intérieure de Marie, à Nazareth, au Temple. La grâce des vertus et des dons, qu'elle possède dès sa conception avec une plénitude en rapport avec sa vocation unique (elle remplit à elle seule « l'ordre de l'efficacité »), cette grâce la fait entrer dans des rapports avec la Trinité dont, seuls, les grands mystiques peuvent nous donner quelque idée. D'autre part elle « met ses délices d'être parmi les enfants des hommes ».

1° D'abord, dès l'**Annonciation,** la voilà avec le plus beau des enfants des hommes. Durant plus de trente ans, elle ne le quittera guère, « conservant dans son cœur » tant de traits aimables, de paroles tendres, de vertus consommées.

2° Puis, parmi les bergers de Bethléem. Et, de proche en proche, avec ses premiers disciples (Cana), avec les Douze à travers les trois années de prédication de Jésus. Parmi les saintes femmes, qui la suppléent ou la secondent pour veiller à sa subsistance. Au Calvaire, douloureuse, mais non sans une joie inconcevable de recevoir, en la personne de Jean, tant d'enfants, qu'elle pourra dire comme la Jérusalem d'Isaïe : « D'où me viennent tous ces enfants ? » Au Cénacle, enfin, où, en quelque façon, elle attire sur les apôtres l'Esprit qui est en elle et qui s'empare de l'Eglise, pour l'animer jusqu'aux derniers jours du monde.

3° Au ciel, enfin, quelles délices d'être parmi les parfaits, dont elle est la Reine !...

* *

Conclusion. — « Heureux ceux qui m'écoutent », peut-elle dire. N'est-elle pas la grande maitresse de Sagesse ? d'une Sagesse plus haute que celle d'Israël. Car elle peut dire, comme à Cana : « Ecoutez-le ».

« Bienheureux ceux qui suivent ses voies » : Car heureux ceux qui, comme elle, entendent la parole de son Fils, infiniment plus riche que celle des prophètes, plus autorisée que celle de Moïse... et qui la mettent en pratique, en imitant son humilité, promise à toutes les exaltations, en baignant leur âme dans sa pureté virginale, qui pare aujourd'hui la femme, et la jeune fille et les imposent au respect de l'homme. Enfin son courage héroïque, en le rejoignant au pied de la croix.

Aux approches de Noël, mettons-nous à son école : elle nous conduira au berceau de son Fils, pour y puiser la vraie Sagesse, celle qui n'est que la Foi goûtée, aimée, vécue dans l'Esprit-Saint.

III

2e Dimanche de l'Avent

PEUPLE DE DIEU, PEUPLE DE FRÈRES

Le 1er Dimanche de l'Avent nous disait : « Le Règne de Dieu est proche, les peuples l'attendent : voici la lumière ». Aujourd'hui, l'Eglise chante (Introït) « Peuple de Dieu, peuple de frères, appelé à chanter la gloire du Seigneur, voici venir le Seigneur. Préparez-vous à sa venue dans la **joie** et dans la **charité.** » **Joie de l'espérance,** si proche et si sûre, **charité fraternelle** qui unit tous les rachetés, voilà ce que nous enseigne l'épître, empruntée, comme la précédente, à l'incomparable lettre de S. Paul aux Romains, qu'il se propose de visiter et qui seront témoins de son martyre. Son enseignement, il le base sur l'Ecriture, dont son éducation toute rabbinique lui avait donné une connaissance approfondie. Voici donc trois thèmes que nous méditerons.

I. — *Le thème de la Bible*

1. — **Qu'est-elle essentiellement ?** La Parole de Dieu en langage humain. Comment Dieu se fait l'éducateur et le guide de ses enfants. Il leur parle à travers ses élus, les grands inspirés. Un Moïse, un David, un Isaïe, un S. Paul, un S. Jean si différents par le tempérament, les conditions de vie, l'époque, etc., mais tous instruments dociles de l'**Esprit-Saint** (II Tim., III).

2. — **Que nous dit-elle ?** D'un mot : le Christ à venir (A. T.), le Christ est venu (N. T.). L'Ancien Testament, sous les formes les plus diverses (histoire, poésie, sermons), nous dit Dieu, en sa majesté unique et inaccessible, et ses desseins d'amour : Création qui met l'homme à part, Rédemption, longuement préparée par le peuple élu, qu'il éclaire, guide, épure à travers tant de vicissitudes et qui est constitué le gardien des plus hauts enseignements sur la divinité, l'âme humaine et sa destinée, le Messie sauveur.

Le Nouveau Testament, qui nous présente le Christ, vie et lumière, enseignant par lui-même (Evangiles) ou par ses apôtres (Epîtres), exemple de toutes les vertus, compatissant à toutes les misères (miracles), mourant et ressuscitant pour nous communiquer la vie qu'il partage avec le Père et l'Esprit-Saint.

3. — **Quel est son intérêt ?** Il ne se réduit pas aux temps pour lesquels chaque livre fut écrit. « Tout ce qui a été écrit **autrefois** l'a été pour **notre** instruction » (Rom., XV, 4). Voilà pourquoi Pie XII déclare que « c'est grave devoir pour les fidèles... d'user abondamment et sainement de ce trésor accumulé durant tant de siècles par les génies les plus élevés ». Donc, soit dit en passant, lisez la Bible. Voyez comme, dans cette épître, S. Paul se fonde sur une série de textes de l'A. T. pour appuyer ses conseils, eux-mêmes inspirés, et valables pour nous, aussi bien que pour ses correspondants de Rome, et qui nous préparent si heureusement à Noël. Ils se ramènent à deux thèmes : **Joie** et **Charité.**

II. — *Thème la joie de l'espérance*

« Par la **patience et la consolation** que nous donnent les Ecritures nous posséderons l'**espérance** ».

1. — Qu'avons-nous à **supporter** ? (« **pati** ») : **a)** les souffrances de notre condition présente ; **b)** les divergences de vues qui nous opposent les uns aux autres. Or l'Ecriture nous **console** en nous apprenant à bien souffrir l'un et l'autre de ces maux. Pour le second, nous le verrons en traitant du 3e thème : la Charité. Voyons ici le premier. Le Dieu de consolation est aussi un Dieu de patience (℣ 6). Car :

2. — Comment supporter nos maux ? En nous rappelant que la souffrance est la **rançon du péché** et le **lot des prédestinés.**

a) rançon du péché. Nul ne l'a mieux expliqué que S. Paul dans un autre passage : « La création gémit et souffre les douleurs de l'enfantement,... et nous-mêmes nous gémissons dans l'attente de notre adoption » que, précisément, nous attendons de la venue du Christ (Rom., VIII, 22, 23). Le péché originel, dont le Christ vient nous délivrer, a introduit un désordre en nous et dans

tout l'univers. C'est déjà une consolation de le savoir, puisque l'Ecriture, en nous révélant la cause du mal, nous en indique le remède. Dès à présent, nous savons que nous sommes sauvés « en espérance ». C'est déjà beaucoup de savoir qu'il y a un remède à nos maux (le Sauveur) et que ce remède est en voie d'application. Déjà, le Christ est venu. Par le baptême, nous lui avons été incorporés et nous n'avons plus qu'à vivre cette adoption que le Christ nous a procurée par sa mort. Et pour vivre cette adoption, nous avons reçu l'Esprit, « prémices de notre rédemption, qui vient en aide à notre faiblesse » (VIII, 23, 26). Avec lui, nous sommes bien forts et pour prier et pour souffrir, donc pour pratiquer cette patience chrétienne, qui est, à la fois **attente** (déjà joyeuse) et **support** devenu facile et doux.

Car — c'est encore l'Ecriture (cette lettre) qui nous l'affirme — « les souffrances de ce temps sont sans proportion avec la gloire qui doit se révéler à nous » (VIII, 18). D'autant que « Dieu en toutes choses collabore au bien de ceux qui l'aiment » (28), de ceux-là, ajoute-t-il, qui sont ses **élus.** Prédestinés à la souffrance parce que prédestinés à la gloire, « nous nous glorifions jusque dans nos tribulations, sachant que la tribulation produit la constance, la constance la vertu éprouvée, la vertu éprouvée l'espérance » (Rom., V, 4).

Nous voilà revenus au thème : espérance joyeuse, qui convient éminemment à cette attente de Noël. Aussi pouvons-nous reprendre l'hymne d'espoir, si réconfortant et si consolant qu'entonne l'Apôtre (VIII, 31) : « Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous ?... Qui nous arrachera à l'amour du Christ... ? » Vraiment oui, une telle Ecriture, en soutenant notre patience, nous donne l'espérance...

III. — *La charité*

S. Paul lie ce thème au précédent : « Que le Dieu de patience et de consolation vous donne d'avoir les mêmes sentiments les uns pour les autres » (XV, 5) [1].

1. — **Le Principe.** C'est que cette prédestination (et cette élection), qui nous vaut une si joyeuse espérance, tend à reproduire en nous l'image de son fils, qui devient ainsi « l'aîné d'une multitude de frères » (VIII, 29). Nous ne formons donc qu'un seul corps, étant membres les uns des autres (XII, 5). Voilà le principe et le fondement de ce grand devoir de charité sur lequel S. Paul revient sans cesse, et S. Jean après lui, tous deux, échos fidèles du Maître (Discours après la Cène).

2. — **Le Modèle.** Jésus s'est montré accueillant à tous les hommes. Non seulement aux Juifs, auxquels il était d'abord envoyé (« aux brebis perdues, etc... ») mais aux Gentils. Car, si un contrat, une « Alliance » lie, depuis Abraham et depuis Moïse, Dieu et son peuple, si ce Dieu très fidèle se doit de tenir ses promesses, il est aussi le Dieu miséricordieux. Autre titre à la Rédemption pour les Gentils. Ici, selon la méthode rabbinique, série de textes en faveur des païens. Toujours la consolation de l'Ecriture (XV, 9-12).

Bien d'autres textes pourraient être cités à l'appui, qui opposent au particularisme nationaliste des Juifs un large universalisme (cf. Is., II, 1-4 « Toutes les nations afflueront à la montagne de Yahwé » ; XLIX, 17-20 ; « Tu diras : « Qui m'a enfanté tous ces fils ?... Ta postérité prendra possession des nations », etc.). Retenons seulement, pour nous en tenir à notre texte, deux indications : 1° la destinée de tout homme est de glorifier Dieu, sous l'impulsion du Christ, « chef de chœur » (Lagrange), et 2° l'annonce du « rejeton de Jessé » (Is., XI, 10), si bien en situation en ce 2e Dimanche, où nous célébrons l'Immaculée, fille de David.

3. — **L'application.** 1° Aux correspondants de S. Paul. Dans le long passage qui précède, l'Apôtre dit aux chrétiens de Rome, divisés par une divergence de conception sur l'abstinence de vin et de viande : **a) Ne jugez pas,** vous, « forts », ceux qui croient plaire au Seigneur en s'abstenant — certains jours — de certains aliments : et vous, « faibles », ceux qui n'estiment pas ces pratiques nécessaires à leur fidélité. Les uns et les autres sont les familiers de Dieu, qui est seul bon juge et qui est assez fort pour assurer cette fidélité sans recourir à ces observances, de minime importance. — **b)** Ne contristez pas vos frères par de tels jugements : vos divergences n'ont pas de proportions avec ce qui vous unit : une commune participation à la vie du Christ par le baptême, qui vous a tous également transformés. Le Christ vous a affranchis : le Règne de Dieu n'est pas nourriture et breuvage mais **justice, paix** et **joie** dans le Seigneur (XIV, 17).

2° **Aux chrétiens d'aujourd'hui.** Supportez-vous les uns les autres. Pardonnez à autrui de n'être pas vous, de n'avoir pas les mêmes opinions, (politiques, sociales), la même conception sur la technique de l'apostolat, sur la rénovation de la liturgie, sur l'esthétique des Eglises. Vous aussi, croyez que le règne de Dieu n'est pas là-dedans mais qu'il est justice, paix et joie.

— Positivement : soyez accueillants les uns aux autres, afin de vivre en bonne intelligence. Cela suppose que vous aurez le courage de vous oublier. Souvenez-vous que le Christ « n'a pas cherché son propre agrément », qu'il a supporté les injures qui s'adressaient à son Père, que vous ne seriez pas sauvés, vous qui n'êtes pas nés d'Abraham, s'il ne vous avait pas été miséricordieusement accueillant. La grande question n'est pas de faire prévaloir votre opinion mais « d'édifier » en vue « de la gloire de Dieu » (XV, 2-7). Que votre unique souci soit donc de travailler, en tout oubli de vous-mêmes, en toute largeur d'esprit, au progrès spirituel des âmes, à l'épanouissement de l'Eglise que Jésus vient construire, quand il naît à Bethléem. Or ce qu'il construit, c'est son corps mystique, **dont vous êtes tous membres.**

* *

Rien ne peut donc mieux vous préparer à Noël, à ses joies que cette charité « édifiante, c.-à-d. constructive ». **Le Christ n'a jamais fini de naître.** Chaque fois que vous réalisez l'union fraternelle entre vous, c'est comme si le Christ naissait de nouveau, naissait plus efficacement **en vous.** Oui, vraiment, dans l'Esprit d'amour qui vous est donné, qui est l'Esprit de Jésus, le règne de Dieu est justice, paix et joie. Ce sera le fruit d'une fête de Noël bien préparée.

IV

3e Dimanche de l'Avent

LA JOIE

Au début du second millénaire chrétien, l'habitude s'était introduite de préparer la fête de Noël par une quarantaine de pénitence (analogue au

[1] Osty, se corrigeant, traduit : « de vivre en bonne intelligence ».

Carême préparatoire à Pâques) qui commençait à la St-Martin, d'où son nom de « carême de la St-Martin ». Et comme l'autre Carême il était coupé par un dimanche de détente, le « dimanche rose » ou de **gaudeté.** Voilà pourquoi l'Eglise emprunte à S. Paul une exhortation pressante à la joie et à la paix qu'elle chante dans l'Introït, avant de la lire à l'Epître : « Réjouissez-vous ! J'insiste, réjouissez-vous, le Seigneur est proche. Priez et une paix ineffable gardera vos cœurs ». Donc, trois thèmes.

I. — *Le Seigneur est proche*

La liturgie le disait déjà les deux dimanches précédents. Sensibles à son insistance, méditons sur cette proximité mystérieuse et multiple du Seigneur.

1. — **Dieu est présent partout.** S. Paul le rappelait aux Athéniens (Act., XVII, 25) : « en Dieu, nous avons la vie, le mouvement et l'être ». L'immensité de Dieu ne se laisse pas localiser : « Où aller loin de ton esprit, où fuir devant ta face? » (Ps. CXXXVIII, 7). Mais surtout, il agit toujours en nous, pour conserver l'être, pour soutenir et créer incessamment, en quelque sorte, organes, fonctions, mouvements du corps et de l'âme. Présence active, pénétrante, inéluctable. L'agir même dans l'acte du péché a en Dieu source première. Enfin, sa présence s'intensifie dans notre animation surnaturelle.

2. — **La venue historique du « premier avènement ».** Le Fils de Dieu vient « planter sa tente parmi nous » (Jo., I, 14). C'est cette « venue » que l'Eglise continue d'implorer. Elle envoie, en quelque sorte, sa prière rejoindre les soupirs millénaires du peuple juif, en qui résonne toute l'attente humaine : « Cieux, répandez votre rosée ; nuées, faites pleuvoir le Juste » (Is., XLV, 8).

3. — **La venue de grâce.** A partir de l'Incarnation du Verbe, consommée par la Passion et la Résurrection, sa présence de grâce rayonne, si l'on peut dire, en amont et en aval du fleuve du temps. Déjà, il est venu en Marie, lors de l'Immaculée Conception. Et il vient, comme il l'a promis : « nous viendrons et nous établirons en eux [celui qui nous aime] notre demeure » (Jo., XIV, 23). C'est cette venue que S. Bernard appelle « le second avènement en puissance et en grâce », préparatoire au troisième, lors du dernier Jugement (Sermon 5 « de Adventu »).

Toute grâce nouvelle est une nouvelle venue du Seigneur. Il vient par les sacrements. Il vient au cours de l'année liturgique, dont chaque office est, non seulement une commémoraison d'un épisode de la Rédemption, mais une application de ses bienfaits. Qu'il est proche, le Seigneur ! Il est toujours en train de venir, toujours en route, pour se rapprocher davantage de notre âme, pour lui rendre et lui augmenter sa propre vie. Comment un chrétien, sachant ces merveilles, pourrait-il bien n'être pas une âme de désir, toujours tendue vers la venue du Seigneur ?

4. — **La venue suprême.** C'est celle que Jésus nous a prophétisée : « Vous verrez le Fils de l'homme venir sur les nuées du ciel », cette fois en puissance et majesté, pour arrêter les comptes de l'humanité, faire le bilan de la Rédemption et y mettre un terme, en consommant le salut de ceux qui l'auront aimé, et la perte de ses ennemis, qu'il avait si longtemps laissé triompher.

Alors, le Royaume de Dieu sera définitivement établi, la Jérusalem céleste sera définitivement construite avec ses pierres vivantes, pour chanter éternellement les louanges de l'Agneau et joindre l'hymne des hommes à celui des Anges, à la gloire de la Trinité sainte. Alors l'humanité entrera définitivement dans « la joie de son Maître ».

L'Eglise primitive vivait ardemment dans l'attente de ce troisième, de ce suprême avènement, qui doit marquer le triomphe de l'œuvre divine, créatrice et rédemptrice, et justifier la politique providentielle, si souvent méconnue par les hommes [1]. Comment ces redoutables et à la fois radieuses perspectives nous laissent-elles si indifférents ?

II. — *La joie*

C'est la pensée directrice de l'Apôtre, d'autant plus frappante que, dans cette lettre aux Philippiens, c'est un prisonnier qui parle. Mais ne nous méprenons pas :

1. — **Il y a joie et joie.** Joie grossière et éphémère du viveur, dont l'âme est noyée dans le plaisir des sens ; joie mauvaise du haineux devant la souffrance de ses ennemis ; joie futile de la vanité satisfaite, de la coquetterie qui fait la roue.

La joie de S. Paul, la joie du chrétien est d'une autre essence. Elle est toute spirituelle et, comme telle, inamissible. C'est la joie que goûtent les bergers en entendant les anges leur annoncer la naissance du Sauveur. C'est celle des Saintes femmes en apprenant la résurrection de Jésus, joie qui surmonte leur saisissement devant ce formidable effet de la Toute-Puissance. C'est celle que le Maître promet à ses disciples et qui est la sienne même, et que leur donne déjà l'amour du Père, et qui sera parfaite et durable au jour où ils le reverront (Jo., XV et XVI, passim).

2. — **Ses sources.** Elles sont dans la Trinité même : c'est Jésus qui la communique, qui la partage avec nous. Comment ? En nous donnant son Esprit. Car les fils de Dieu sont des hommes « qui sont mus par l'Esprit ». Il est l'âme de notre âme et il en règle harmonieusement tous les mouvements, non du dehors, mais du dedans, en divinisant et en soutenant toutes nos puissances de connaître et d'aimer. Il en résulte, pour ceux qui sont dociles à sa motion, un équilibre et une santé morale qui se traduisent par une impression de bien-être analogue à celle de l'homme bien portant. De sentir que tout en nous fonctionne harmonieusement nous met en joie. La joie n'est que le sentiment de plaisir que nous donne cette conscience plus ou moins obscure d'une vie en plein épanouissement.

3. — **Ses manifestations.** Une joie d'une qualité si rare nous donne la force de tout supporter et de tout entreprendre pour l'amour de Celui qui nous a donné des gages si précieux et dont la possession, dès ici-bas, comble tous nos désirs. Les Apôtres, sortant de la salle du Grand conseil juif, où ils ont été battus de verges, « se réjouissent d'avoir été trouvés dignes de subir des outrages pour le nom de Jésus » (Act., V, 41). S. Paul, qui a dû affronter la faim, le froid, les dangers de toutes sortes, l'animosité de ses anciens coreligionnaires, la prison enfin, déclare : « Je surabonde de joie dans mes tribulations » (II Cor., VII, 4).

Et nous nous plaindrions ? Un saint triste, dit-on, est un triste saint. Les hommes qui sont privés ou se sont privés de la lumière divine, déclarent que la nature de l'homme est bonne, mais

[1] On néglige évidemment le débat sur cette croyance à la proximité de la Parousie dans la première génération chrétienne.

que la vie qui leur donne tant de désillusions, est mauvaise. Au rebours, le chrétien nourrit peu d'illusions sur notre nature déchue, mais il est résolument optimiste devant la vie, qui lui ouvre, dans le Christ, de si merveilleux horizons.

III. — *La paix*

Elle « gardera nos cœurs et nos pensées dans (et grâce à) l'union au Christ », dont chaque Noël resserre les liens. Mais prenons-y garde.

Il y a paix et paix, comme il y a joie et joie. « Je vous donne ma paix, nous dit Jésus, non celle du monde ». Nous savons ce que peut être une certaine paix, celle des pires capitulations, ou politiques ou morales. Plutôt que de lutter contre les difficultés dont se hérisse le devoir, ou devant les tentations parfois si troublantes, on tourne le dos au devoir ou l'on capitule avec la tentation. On ne peut y gagner que la paix des cimetières. On en arrive à se déclarer bien plus tranquille quand on tue en soi la foi en Dieu.

2. — **La vraie paix** est celle que les Anges vont proclamer, celle qui est promise aux hommes de bonne volonté. Elle ne tombe pas toute faite du ciel. Elle se conquiert de haute lutte. Tranquillité de l'ordre, elle se gagne à force d'amour. Amour de Dieu, triomphant de l'amour de soi. Amour de nos frères, prévalant sur l'égoïsme, et qui nous rend compréhensifs et bienveillants aux autres et qui, seul, peut rétablir la paix sociale et politique.

3. — **Sa source est en Dieu.** Inaccessible à l'intelligence et à l'initiativve de l'homme (synthèse des deux interprétations du ℣ 7) elle s'obtient par la prière. Voilà pourquoi S. Paul nous exhorte à « présenter nos demandes à Dieu en toutes circonstances par prières et supplications », mais avec une telle assurance que, nous considérant comme déjà exaucés, nous mêlons l'action de grâces à la demande.

* *

Conclusion. — Le salut est proche pour ceux qui servent le Seigneur (Ps. LXXXV). « Courage, voici votre Sauveur qui vient, et il nous secourera » (Is., XXXV, 5, Communion). Remplissons nos âmes des « gémissements ineffables de l'Esprit ». Jetons-la dans les élans d'une attente aussi confiante que généreuse. Et Noël nous apportera une joie et une paix que le monde ne connaît pas et qu'il ne peut nous arracher, car elles sont « les fruits de l'Esprit ».

AVENT

La Pénitence

III

3e Dimanche de l'Avent

PÉNITENCE ET RÉPARATION

La pénitence, vertu et sacrement entraîne, comme suite et marque de sa sincérité, la réparation du péché. Le péché est désordre, atteinte à l'ordre naturel de soumission de la créature à son créateur, et par conséquent nécessite réparation de cet ordre imprescriptible. S. Jean-Baptiste ne demandait pas seulement la pénitence du cœur, ni même seulement baptême de pénitence, il prescrivait encore de faire pénitence, « de dignes fruits de pénitence » (Mat., III, 7-10 ; Luc, III, 7-9).

Ces fruits de pénitence ou ces œuvres de pénitence, et qui constituent la réparation, peuvent se classer sous trois chefs : celles *de l'Eglise*, celles *du pénitent*, celles *de la Providence*. Nous passerons en revue les unes et les autres. Il en est qui s'imposent au converti plus rigoureusement que d'autres et il ne faudrait pas qu'il donnât ses préférences au secondaire et négligeât l'essentiel, oubliant que nous vivons depuis N.-S. sous le régime sacramentel.

I. — *Celles de l'Eglise*

La voie normale de l'avènement spirituel de Jésus dans nos âmes c'est la pénitence, non seulement la pénitence contrition, mais encore la pénitence sacrement. Or ce sacrement se compose intégralement de quatre éléments : la contrition, la confession, l'absolution et la satisfaction.

Sous un autre mot, la satisfaction n'est pas autre chose que la réparation : la peine imposée par le confesseur. Cette pénitence, dans les premiers siècles de l'Eglise, pour de multiples raisons, était souvent, suivant l'origine que certains donnent au mot pénitence, une peine, un châtiment, une expiation. Elle l'était par la nature et la durée à la fois des peines que l'Eglise imposait : tel Concile du VIe siècle (le Concile de Barcelone) prescrit, à certains pécheurs coupables de péchés graves, de se tondre la tête, de passer leur vie dans le jeûne, de consacrer leur existence à la prière. En somme l'Eglise les condamne pour la durée de leur vie à un vrai régime monacal.

Depuis, les longues et lourdes pénitences demandées au nom de l'Eglise, se sont de plus en plus atténuées et adoucies. Sans doute, il est conseillé au confesseur de prescrire au pécheur qui revient à Dieu une pénitence qui soit tout ensemble salutaire, convenable, pénale, préventive. Salutaire, elle punira par où nous avons péché : l'avare par l'aumône, le sensuel par la mortification, l'orgueilleux par l'humilité ; convenable, elle tiendra compte de la gravité et du nombre des fautes, des conditions physiques et matérielles du pécheur, de ses dispositions morales ; pénale, puisque, dans un but de réparation, il faut qu'elle comporte une part de sacrifice ; enfin préventive, elle devra aider le pécheur à se guérir et à éviter des rechutes. En fait, cette pénitence sacramentelle ou satisfaction consiste le plus souvent, de nos jours, dans une prière plus ou moins longue à réciter après la confession.

Mais ce qui lui donne son importance, ce qui la rend sacrée entre toutes, ce qui lui confère un caractère obligatoire, c'est qu'elle appartient au sacrement, qu'elle est la réparation sacramentelle. Sans doute, parce que cela ne dépend pas de notre volonté, omettre par oubli la pénitence que nous a imposée le prêtre, n'empêche pas le sacrement de produire son effet, de nous pardonner nos péchés. Mais faut-il, du moins, que nous ayons la volonté de l'accomplir, parce qu'elle fait

partie du sacrement : autrement, faute de cette volonté au moins implicite de nous soumettre en cela encore au pouvoir des clés, la grâce du sacrement de pénitence ne nous serait pas appliquée : ce serait un sacrement invalide, nous resterions avec nos péchés.

Si minime est le plus souvent la satisfaction prescrite par le confesseur que nous serions tentés de lui donner peu d'importance. Regardons-la sous cet angle de réparation sacramentelle. Voilà ce qui la place au premier rang.

II. — *Celles du pénitent*

Si la pénitence imposée au sacrement de pénitence est à ce point légère que nous risquons de n'y pas attacher assez d'importance, elle peut et doit avoir aussi un avantage, celui de nous faire comprendre qu'elle ne peut suffire à expier nos fautes et nous devons y ajouter nos réparations personnelles.

Sans doute en toute rigueur l'homme pécheur ne peut fournir par lui-même une compensation adéquate et entière à ses péchés. Il a fallu pour cela la réparation faite par Jésus-Christ sur la croix, par laquelle il a pleinement payé la rançon de nos péchés. « Voici l'Agneau de Dieu, voici celui qui porte sur lui, pour les expier, les péchés du monde. »

Est-ce à dire, comme le pensent les protestants, que nous sommes quittes désormais, grâce à la réparation universelle de la Croix, de toute expiation personnelle ? Le Christ a réparé pour nous, disent-ils. Alors à quoi bon nous imposer de faire pénitence de nos péchés ? Ne serait-ce pas prétendre que cette réparation par le Christ est insuffisante ?... Et bien oui ! elle est insuffisante dans le sens où le disait S. Paul : « J'achève en moi dans ma chair ce qui manque à la Passion du Christ. » Et que lui manque-t-il donc ? Justement qu'elle soit vécue et prolongée en nous, en chacun de nous, qui sommes ses membres : la tête ne souffre pas sans les membres.

En d'autres termes, il nous faut coopérer à notre rédemption par le Christ et cette rédemption n'est universelle qu'avec notre coopération. Nous sommes solidaires d'Adam dans son péché avec lequel nous naissons : mais nous sommes aussi solidaires du Christ dans son œuvre de réparation à laquelle nous devons coopérer. N'est-ce pas encore cela l'enseignement de S. Paul : « Nous sommes héritiers de Dieu et cohéritiers du Christ, si toutefois nous souffrons avec lui, pour être glorifiés avec lui » (Rom., VIII, 17).

Et cela N.-S. lui-même l'avait enseigné le premier, quand il déclarait : « Si quelqu'un veut être mon disciple, qu'il renonce à soi-même, qu'il prenne sa croix et me suive » (Mat., XVI, 24). La croix, il l'a portée le premier, et lourde du poids de tous les péchés du monde. Mais il ne nous dispense pas pour autant de prendre la nôtre sur nos épaules, il nous le commande, il en fait la condition pour être ses disciples.

Ainsi, n'allons pas croire que si la satisfaction sacramentelle est bien bénigne, elle se trouve suffisamment et amplement complétée par les satisfactions du Christ. Ces satisfactions du Christ ne suffisent que dans la mesure où nous y apportons notre concours, puisqu'il nous a intégrés à son corps mystique. Il nous reste à achever ce qui manque à sa Passion, par nos œuvres de réparation.

III. — *Celles de la Providence*

Mais lesquelles ?

Des pécheurs, pénitents illustres, célèbres par leurs péchés et par leur repentir, telle une Ste Madeleine et tant d'autres saints même innocents, afin d'expier pour les autres, ont embrassé des pénitences dont l'austérité nous effraie, pénitence souvent jusqu'au sang. Vocations extraordinaires, permises ou voulues par Dieu, afin de nous rappeler à la nécessité de l'expiation. La voie commune est ailleurs, dans l'acceptation généreuse des labeurs et des peines de la vie, permis par la divine Providence dans le but de nous permettre d'expier dès ici-bas. Voilà les œuvres de pénitence à nous imposer : celles-mêmes de la Providence.

Il y a d'abord celles inhérentes à notre nature, à notre vocation, à notre condition. Notre nature, faussée par le péché et sujette aux soubresauts de la concupiscence, doit nécessairement s'imposer des sacrifices si nous voulons demeurer fidèles à la grâce ; notre vocation, vocation religieuse ou vocation à l'état conjugal dans le monde, ou toute autre, a ses obligations qui comportent des gênes, des efforts, des mortifications, par exemple celle des parents pour élever chrétiennement, avec patience, leurs enfants : notre condition matérielle ou sociale exige le labeur quotidien pour le pain de chaque jour ou le don de nous-mêmes aux autres. L'œuvre première de pénitence pour nous est de nous appliquer, avec la grâce de Dieu, à bien remplir ces devoirs d'état qui sont l'expression concrète de la volonté de Dieu sur nous. Avant de penser à des pénitences extraordinaires, qui flatteraient davantage peut-être notre amour-propre, apportons, en esprit d'expiation de nos fautes, toute la patience dont nous sommes capables persuadés, comme nous l'enseigne l'Esprit-Saint, que le sacrifice le plus agréable à Dieu est celui de l'obéissance, *melior est obedientia quam victimæ* (I Reg., XV, 22).

A ces sacrifices courants, d'autre plus grands peuvent être permis ou voulus par la Providence dans certaines existences ou à certaines périodes de notre vie : les revers de la fortune, les maladies ou les infirmités du corps, les insuccès, les humiliations, les épreuves morales. Le premier mouvement de la nature peut être de se rebeller : pourquoi le Bon Dieu m'éprouve-t-il de la sorte quand j'ai déjà tant de peine à le servir fidèlement sans ces malheurs ou quand je ne désirerais qu'une chose : être entièrement libre de corps et d'âme

pour le servir et me dévouer ? Réaction première assez naturelle puisque nous répugnons à la souffrance. Mais qu'après la prière et avec la grâce de Dieu nous disions notre *fiat* comme le Jésus de Gethsémani, que nous disions ce *fiat* comme lui afin d'expier pour nos péchés et pour le péché, que nous buvions au même calice que lui, voilà encore le moyen pour nous de réparer. Nous n'y mettrons peut-être d'abord qu'une résignation laborieuse. Mais plus nous nous entraînerons, plus nous comprendrons le rôle providentiel de ces épreuves de la terre, plus nous pénétrerons d'amour notre résignation initiale, plus aussi nous nous libérerons de nos dettes du péché, selon le mot de Jéus à propos de Madeleine : beaucoup de péchés lui ont été remis parce qu'elle a beaucoup aimé.

* *

Persuadons-nous bien de la nécessité de ces œuvres de pénitence pour l'expiation de nos fautes. Que nous soyons purifiés de la tache du péché, et même libérés de sa peine éternelle, ne nous dispense pas d'acquitter les peines du temps qu'il a méritées. Souvenons-nous de l'enseignement de l'histoire. Dieu pardonna à nos premiers parents, mais leur imposa de faire pénitence de leur désobéissance : « Désormais tu mangeras ton pain à la sueur de ton front. » Dieu pardonna à Moïse d'avoir douté de ses promesses, mais lui imposa pour expiation de ne pas voir la Terre promise. Dieu pardonna à David son adultère et son homicide, mais lui fit porter le châtiment de son péché. Le péché exige expiation.

Le péché du monde a exigé l'expiation de la croix. Et, nous l'avons dit, si universelle et infinie qu'elle soit, elle ne nous est appliquée que dans la mesure où nous prenons sur nos épaules la part de cette croix qui nous revient. Malgré tout ce que la vie peut nous réserver de souffrances, croyons, comme dit S. Paul, que son poids ne sera jamais au-dessus de nos forces... et surtout qu'elle ne sera jamais proportionnée à nos fautes, si grand mal est le péché.

IV

4e Dimanche de l'Avent

PÉNITENCE : PROGRÈS

Il reste à présenter un dernier aspect de la pénitence. Nécessaire pour expier les péchés passés : pénitence-réparation, elle est nécessaire aussi pour éviter de commettre le péché à l'avenir : c'est la pénitence-progrès. Nous devons la pratiquer pour que Noël marque pour nous non seulement l'avènement de N.-S. dans nos âmes, mais encore l'avènement d'un Jésus destiné à demeurer et à grandir en nous : « Nous viendrons à lui et nous ferons en lui notre demeure » (Jo., XIV, 23).

Cette pénitence, Jean-Baptiste la prêchait pour l'avènement du règne de Dieu : « Préparez le chemin du Seigneur, aplanissez ses sentiers. Toute vallée sera comblée, toute montagne et toute colline seront abaissées ; les chemins tortueux deviendront droits et les raboteux unis... » Comment ne pas voir sous ces images le travail de réforme à opérer en nous : la pusillanimité à vaincre devant l'effort, l'orgueil à renverser, la rectitude à donner à nos pensées et à nos vouloirs ? C'est bien la pénitence mortification, la pénitence préventive, la pénitence progrès.

Sous cet aspect les œuvres de pénitence sont nécessaires d'abord *à notre persévérance* et plus encore *à notre avancement.*

I. — *Nécessaire à notre persévérance*

C'est l'affirmation de tous les saints : « Comme l'immortification est l'origine des vices et la cause de tous nos maux, la mortification est le fondement des vertus et la source de tous les biens » (Tronson, *Exam. partic.* de la Mortification). Et c'est chose facile à comprendre.

Si la pénitence nous a purifiés de la souillure du péché et libérés de la peine temporelle due à ces péchés, elle nous a laissé notre nature viciée par le péché originel et portée par nos péchés personnels à commettre le mal. Il faut donc nous tenir sur la défensive, résister aux inclinations mauvaises, réagir contre les sollicitations des passions et des tentations extérieures. Nous ne pouvons remonter le courant qui nous porte au péché qu'à la condition de pratiquer cette réaction, l' « *agere contra* », comme dit S. Ignace ; « *agendo contra sensualitatem et amorem proprium* », en agissant contre la sensualité et l'amour-propre. Nous sommes dans la condition du rameur dont la barque suivra nécessairement le fil de l'eau s'il cesse un seul moment de ramer à contre-courant. La grâce ne supprime pas cette concupiscence qui de tout son poids nous porte au péché.

C'est cette pénitence de résistance aux tentations que prêchent N.-S. et les apôtres quand ils parlent de renoncement à nous-mêmes, de détachement des biens du monde, en un mot de dépouillement du vieil homme. « Si quelqu'un veut être mon disciple qu'il renonce à lui-même » (Luc, IX, 23). Nous sommes, en effet, notre plus redoutable ennemi, plus terrible que les sollicitations qui viennent du dehors, car plaisirs, richesses, vaine gloire n'ont de prise sur nous qu'à cause de ce complexe qu'ils trouvent en nous-mêmes : notre amour déréglé de ces faux biens. D'où la nécesité de cette abnégation ou de ce renoncement à soi-même.

Renoncement à soi-même et aussi détachement des biens du monde. Le mal est en nous, mais il est provoqué aussi par les tentations du dehors. « Celui qui ne renonce pas à tout ce qu'il possède ne peut être mon disciple » (Luc, XIV, 33), détachement sinon de fait comme le religieux, du moins détachement de cœur, *spiritu* comme dit N.-S. en parlant de la béatitude de la pauvreté.

En dernière analyse, puisque passions du dedans et tentations du dehors se liguent contre nous pour ne former qu'une seule conjuration qui est celle de notre moi désaxé, c'est de ce moi du péché dont nos efforts doivent sans cesse nous dépouiller. Après le baptême, nous dit S. Paul — et proportionnellement nous pouvons dire la même chose après la pénitence contrition, sacrement, réparation — il y a deux hommes en nous : l'homme nouveau ou l'homme régénéré par la grâce de Dieu et le vieil homme qui demeure avec la triple concupiscence. Si nous voulons que l'homme nouveau riomphe, qu'il demeure seul, force nous est de nous dépouiller continuellement du vieil homme avec ses concupiscences et ses vices (Col., III, 9).

Renoncement, détachement, dépouillement, aspects divers d'une même réalité de pénitence sous forme de mortification défensive qui se tient sur ses gardes contre les retours de l'ennemi. Au moment de la tentation, si nous ne savons mater la sensualité, la cupidité, l'orgueil qui de nouveau s'agitent et se dressent pour réclamer leur part, si nous ne sommes pas capables de renoncement aux plaisirs qu'ils nous promettent, si nous ne détachons notre cause de la leur c'est inévitablement le recul, le retour en arrière, la régression vers le mal dont nous étions libérés. Le Christ de Noël ne sera né en nous spirituellement que pour mourir à nouveau, alors qu'il aurait dû grandir, se fortifier, atteindre la plénitude de son âge.

II. — *Nécessaire à notre avancement*

Si nous avons à cœur cette croissance du Christ en nous, si nous voulons non seulement persévérer mais avancer, la pénitence nous devient encore plus nécessaire.

Et non seulement une pénitence défensive, une mortification négative qui se refuse les plaisirs défendus afin de sauvegarder la grâce, mais encore la pénitence offensive, la mortification positive qui entreprend courageusement la guerre à nos ennemis, les harcèle sans relâche, diminue leur puissance de choc. C'est bien sous l'image du combat que S. Paul nous dépeint ce travail de mortification. Son langage n'a rien perdu de son actualité en notre temps où le sport est à l'honneur.

« Ne le savez-vous pas ? Dans les courses du stade, tous courent, mais un seul emporte le prix. Courez de même afin de le remporter » (I Cor., IX, 24-27). Mais c'est à la condition de s'imposer des privations qui maintiendront le corps en forme. « Quiconque veut lutter s'abstient de tout : eux pour une couronne périssable, nous pour une impérissable ». Le lutteur ou le coureur ne doivent-ils pas se soumettre à une véritable ascèse ?

De cette ascèse pareille pour la coupe de la gloire céleste, S. Paul peut se donner en exemple : « Pour moi, je cours de même, non comme à l'aventure ; je frappe non pas comme battant l'air. Mais je traite durement mon corps et je le tiens en servitude, de peur qu'après avoir prêché aux autres, je ne sois moi-même réprouvé. »

Et ce qu'il dit des compétitions du stade, il faudrait le dire de tout ce que l'homme désire, convoite, poursuit. Pour conserver sa ligne, sa beauté et sa finesse — ou même simplement par snobisme — quelles privations la femme ne s'impose-t-elle pas ? Pour sauver sa vie ou recouvrer la santé, quelle opération douloureuse ou quel régime sévère le malade n'accepte-t-il pas ? Pour arriver, quels efforts, quel travail persévérant, quelle activité toujours tendue ne déploie pas tout professionnel, homme d'affaires ou écrivain, médecin, avocat ? La vie appartient à l'homme courageux et on n'a rien sans peine.

Pareillement, on n'a rien sans peine dans l'ordre surnaturel, surtout si on a le souci de la perfection, de la sainteté. Très instructive sur ce point l'expérience d'une Ste Marguerite-Marie. En entrant à la Visitation son désir était bien de tendre à la perfection, mais elle aurait voulu y parvenir sans qu'il lui en coutât trop. Aussi se mit-elle à la recherche d'un saint qui se fut sanctifié sans coup férir contre lui-même. Après avoir parcouru dans la bibliothèque l'histoire de bien des saints elle avoue n'en avoir pas rencontrés qui aient atteint la perfection par une voie large et facile.

Non ! la perfection n'est pas une vocation de tout repos. Avec ce foyer de la concupiscence qui est en nous, comment rester maître de soi si on ne réduit en servitude sa sensualité, sa cupidité, son orgueil, toutes ces puissances du mal qui veulent dominer ?

Aussi la pénitence est-elle prêchée dans nos saints livres comme un crucifiement, une mort. Mortification ! Ce mot est devenu son titre courant. Et il s'agit bien, en effet, d'atrophier, de crucifier, de faire mourir les tendances mauvaises de notre nature. « Mortifiez donc vos membres » (Col., III, 5)... si vous mortifiez les œuvres de la chair, vous vivrez (Rom., VIII, 13)... Ceux qui sont du Christ... ont crucifié leur chair avec ses vices et ses concupiscences » (Gal., V, 24). Ces mots semblent durs à nos oreilles et nos contemporains préfèrent les expressions plus nuancées de gouvernement de soi-même, de réforme morale, d'éducation de la volonté. On a ainsi modifié bien des mots qui avaient cours hier : par exemple celui de bienfaisance par celui d'entr'aide sociale. Mais les changements de mots ne font pas le changement des choses et il n'y a pas de gouvernement de soi-même sans combat contre ses passions.

* *

Le sacrement de Pénitence inclut tous ces sentiments et toutes ces grâces : la contrition, la réparation, le progrès. Il les inclut et il les favorise, les développe, les fait aboutir. Il est source de grâce. Et sa grâce n'est pas seulement d'effacer le péché.

Elle est aussi de nous donner la force de résister aux passions, de rompre avec les oc-

casions de péché, de nous défaire de nos mauvaises habitudes. Non seulement il suppose la contrition du cœur, la volonté de réparer, le ferme propos de ne plus pécher, mais il aide de tout l'élan que communique la grâce de Dieu à cette contrition, à cette satisfaction, à ce progrès. Il résume donc en lui tout le programme et aussi toute l'efficacité de la pénitence.

N'hésitons pas à aller jusque là. C'est la condition de l'avènement de Dieu en nous. C'est aussi le moyen d'assurer plus facilement et plus fortement sa croissance dans nos âmes.

V
Noël
MYSTÈRE DE PÉNITENCE

Il n'est pas de fête religieuse que le monde célèbre avec si grande liesse, même le monde maudit par N.-S. Le monde chrétien a ce privilège unique des trois messes en l'honneur de la naissance du Sauveur ; le monde des enfants est comblé de jouets en souvenir de ce petit frère du ciel qui leur est né il y aura bientôt deux mille ans ; « le monde », ce qu'on appelle le monde a ses réveillons. Tous les hommes, grands et petits, chacun à leur manière fêtent ce mystère comme aucun autre.

Un principe veut que les abus ne justifient pas la suppression d'un usage. Nous avons tant de raisons de nous réjouir en cet anniversaire, le plus heureux de toute l'humanité. Noël doit garder ses joyeuses festivités. Pourtant les chrétiens doivent aussi prêter leur attention à d'autres enseignements plus austères de cette naissance du Fils de Dieu et du Sauveur du monde parmi les hommes. Malgré les apparences ils sont sources de la véritable joie. Aussi, après avoir prêché pendant cet Avent le baptême de la pénitence avec S. Jean-Baptiste et la liturgie, laissez-moi vous montrer dans le mystère de Noël la leçon de choses de cette Pénitence.

Il nous suffira de considérer *comment* est né le Fils de Dieu fait homme et *pourquoi* il a voulu naître ainsi.

I. — *Comment*

Agenouillez-vous devant la crèche de votre église, reconstitution du mystère de Bethléem. Commencez par une prière. Puis levez les yeux, regardez, interrogez-vous. Vos regards vont d'abord vers l'enfant, à peine vêtu, couché dans une crèche, c.-à-d. dans une mangeoire d'animaux, tapissée d'un peu de paille.

Quel est cet enfant ? Notre Dieu, le Fils de Dieu, Souverain du ciel et de la terre fait l'un d'entre nous afin de nous instruire et de nous sauver. Il vient pour rétablir sur le monde les droits de Dieu son Père et nous permettre ainsi de régner un jour au ciel avec lui.

Mais alors, puisqu'il vient pour instruire et pour sauver, pourquoi n'entre-t-il pas dans le monde, dans la plénitude de l'âge, comme Adam et Eve au jour de leur création, prêt à remplir sa mission de docteur et de Sauveur ? Puisqu'il est Fils de Dieu, pourquoi ne porte-t-il pas sur le front un reflet de cette divinité, comme un jour sur le Thabor ou comme toutes les apparitions venues du ciel ? Il veut rétablir les droits de son Père ? Mais comment n'en impose-t-il pas par l'éclat et la splendeur de sa venue ?

Non, il vient dans notre condition la plus faible, celle de l'enfant ; il vient pareil aux autres enfants des hommes, « enveloppé de langes » ; il vient plus pauvre et plus misérable qu'eux, sans berceau, sans feu, sans chez lui.

Et regardez maintenant tout près de lui, cette femme et cet homme à genoux.

Cette femme, c'est sa mère, Marie. Si vous aviez le regard de Dieu et des anges vous la verriez, comme dit la liturgie, après le prophète, « revêtue des vêtements du salut, entourée des ornements de la justice, pareille à une épouse parée de ses bijoux » (Isaïe, LXI, 10). Mais de nos yeux de chair nous ne distinguons qu'une jeune femme, toute semblable à celles de son village, plus pauvrement mise peut-être. C'est la Mère d'un roi, du roi des Rois, la Mère de Dieu et elle est vêtue comme une femme du peuple, elle n'a point de bijoux ni à son cou ni à ses doigts, elle n'a près d'elle ni cour ni domesticité qui dise son rang.

L'homme, c'est Joseph, celui qui passe pour son père, qui n'est en réalité que l'époux de Marie et le père nourricier de Jésus né d'une mère Vierge. Il semble plus minable encore que son épouse. C'est l'homme au visage déjà marqué par le dur travail de chaque jour, aux mains calleuses, aux vêtements usagés.

Près d'eux voici que sont accourus quelques visiteurs. On pourrait s'attendre que ce soient les autorités religieuses et civiles, le grand-prêtre et le procurateur romain et quelques docteurs de la loi versé dans l'intelligence des prophètes. Non ! ce sont quelques pauvres, pauvres bergers qui veillaient de nuit sur leurs moutons aux alentours.

Et maintenant étendez votre regard au cadre où se place cette scène. Un palais pour le roi des rois ? Un hôtel de première classe au moins puisqu'il n'est ici que de passage ? Et tout le confort du temps : un beau berceau princier, un intérieur richement meublé, une chambre bien chauffée ? Rien de tout cela, mais la pauvreté même et la pauvreté jusqu'au plus total dénuement : une écurie pour demeure, une mangeoire d'animaux pour berceau, une poignée de paille pour couchette.

Le héros de la fête et qui est le Fils de Dieu, les personnages qui l'entourent et d'abord sa Mère, la bénie entre les femmes, le lieu où il naît et qui est la première Eglise de la terre : tout, absolument tout est humilité, mépris des biens matériels, rejet des aises et du confort. Quel contraste entre les réalités profondes et les apparences ! quelle diffé-

rence entre les pensées de Dieu et nos pensées, entre ses voies et nos voies ! Quel renversement de toutes nos conceptions humaines : Hérode habite un palais et a sa garde, les riches voyageurs venus pour le recensement ont trouvé une chambre à Bethléem, ces pâtres eux-mêmes ont leur feu de bivouac : lui, le Dieu du ciel et de la terre, le Souverain Seigneur de toutes choses, celui qui vient pour régner sur le monde n'a rien, rien, rien !

Pourquoi a-t-il agi ainsi ? Pourquoi n'a-t-il pas frappé un grand coup qui aurait étonné le monde ? Pourquoi n'est-il pas apparu comme à Moïse dans l'éclat des éclairs ou comme au Thabor dans le rayonnement de sa divinité ?

II. — *Pourquoi*

Parce que son royaume n'est pas de ce monde, mais au-dedans de nous. Et pour que s'établisse ce règne au-dedans de nous, il faut que d'abord soient renversés les usurpateurs que nos passions ont poussé au pouvoir : les plaisirs, les richesses, la vaine gloire.

En d'autres termes, la naissance et la croissance du Christ dans nos cœurs, qui est le but suprême de sa naissance sur la terre, exige cette pénitence préalable que nous avons prêchée à la suite du Précurseur. Le Fils de Dieu venu en ce monde l'enseignera plus tard. Mais pour que son enseignement ait autorité et nous persuade ne convient-il pas qu'il donne l'exemple de ces œuvres de pénitence, qu'il le fasse dès son entrée dans ce monde, qu'il y mette cet éclat et cette démesure, selon nos façons humaines de voir, qui provoque un choc et nous oblige à réfléchir ?

A cause de cette sensualité qui fait le fond de notre nature déchue, pour le plus grand nombre des hommes, vivre c'est jouir, c'est s'amuser, c'est au moins se donner tout le confort et toutes les facilités. Pour dissiper cette erreur, il enseignera plus tard : Celui qui aime sa vie la perdra et celui qui hait sa vie en ce monde la conservera pour la vie éternelle (Jo., XII, 25), Pour l'instant, qu'il ne parle pas encore, il se donne en exemple : il fait fi de la douceur de vivre ; il naît dans le froid, sans berceau, hors de la maison de sa mère ; il n'a pour réchauffer son corps si frêle que la tiède haleine de deux animaux.

A cause de cette cupidité qui nous dévore, pour le monde la vie n'a qu'un but : posséder, être riche, amasser toujours davantage. Dès le début de sa prédication et les trois ans qu'il la poursuivra, Jésus redira sous toutes les formes : Bienheureux les pauvres de cœur et malheureux les riches... Mais déjà son entrée dans le monde est un modèle de ce détachement des biens du monde jusqu'au radicalisme le plus absolu, jusqu'au complet dénuement : il naît de la femme d'un ouvrier ; il naît dans une pauvreté qui est misère, il naît et commence à vivre de la charité d'aussi pauvres que lui, les pâtres des montagnes.

A cause de cet orgueil de la vie aussi vivace dans notre cœur que la sensualité et la cupidité, l'homme veut paraître, dominer, être au pinacle. Jésus qui vient rendre témoignage à la vérité enseignera à ce monde orgueilleux : celui qui s'exalte sera abaissé et celui qui s'humilie sera exalté. Mais il aura donné l'exemple dès sa venue parmi nous : Dieu, il se fait homme et dans la condition humaine de la plus grande faiblesse, il naît à un foyer de pauvres gens, il a pour premiers adorateurs des hommes de la plus modeste condition qui soit, ces bergers pauvres et incultes.

Et en même temps que prédication par l'exemple de la nécessaire mortification, cette conduite du Fils de Dieu qui naît en ce monde est déjà expiation et réparation de tous nos péchés de sensualité, de cupidité et d'orgueil. Sans doute c'est sur la croix que se consommera la rédemption. Mais déjà n'est-ce pas la croix commencée ? « Toute la vie du Christ fut une croix et un martyre. »

Ainsi par les œuvres de pénitence que N.-S. s'impose dès sa naissance et à un degré voulu pour nous forcer à réfléchir, c'est toute la pénitence que nous avons prêchée, dont ce mystère nous donne un parfait exemplaire.

La pénitence contrition. Il faut changer de vie ; il faut choisir entre Dieu et Mammon ; il faut quitter notre vie de plaisirs et de luxe. Le péché c'est cela, la préférence donnée sur Dieu à l'objet de nos passions.

La pénitence réparation. C'est pour réparer que le Verbe de Dieu fait chair va jusqu'à ces extrêmes de la vie de pénitence. Il ne demandera pas à tous d'aller jusque là, mais de tous il exige de le suivre.

La pénitence mortification. Lui l'Immaculé comme sa Mère n'a pas de concupiscence à combattre en lui et la tentation ne pourra lui venir que de l'extérieur, du démon. Mais il vient pour nous instruire : et l'enseignement de la mortification est si nécessaire qu'il commence par là les exemples qu'il nous donne.

* *

Pareilles réflexions paraîtront sans doute bien austères.

Prenons garde de nous laisser contaminer par le Noël paganisé d'aujourd'hui. Que nos réjouissances de ce jour gardent la mesure et les limites qui conviennent. Qu'elles soient surtout la manifestation d'une autre joie, de la joie intérieure dans le Seigneur, de cette joie qui n'est vraie, profonde et durable qu'à la condition d'être à base de sacrifice.

La liturgie elle-même de cette fête, malgré tous ses chants d'allégresse nous rappelle au sérieux du programme de la vie chrétienne. N'avons-nous pas entendu S. Paul nous dire en notre Messe de minuit : « La grâce de Dieu notre Sauveur s'est manifestée à tous les hommes, nous enseignant à *renoncer* à l'impiété et aux convoitises mondaines, pour que nous vivions sobrement et justement et pieusement dans ce siècle, attendant la bienheureuse espérance et l'avènement de la gloire du Grand Dieu et de Notre-Seigneur Jésus-Christ » (Tite, II, 11-13). Ainsi l'Eglise

elle-même, malgré la joie de nos cantiques de Noël, nous fait entendre la leçon du renoncement.

Le premier Noël est mystère de pénitence et l'autre Noël, celui de la naissance de Jésus dans nos âmes est aussi comme lui œuvre de pénitence.

FETE DE NOEL

NOEL, MYSTÈRE JOYEUX, DOULOUREUX ET GLORIEUX

I. — *Noël, mystère joyeux*

Mes frères,

Ecoutez la première parole de l'ange aux bergers : « Je vous annonce une grande joie : un Enfant vous est né, le Sauveur est arrivé. » Et voici que les anges répètent en harmonies célestes le refrain qui nous indique les deux causes de cette joie : « Gloire à Dieu au plus haut des cieux et paix sur terre aux hommes de bonne volonté. »

Dieu glorifié, c.-à-d. ses perfections dignement reconnues : sa majesté de Créateur, sa miséricorde de Sauveur, sa bonté de Sanctificateur, honorées infiniment par ce petit Enfant... Adam avait désobéi et depuis lors, le péché originel infecte toute âme humaine dès que Dieu la crée unie à un corps descendant d'Adam. L'âme de la Sainte Vierge avait été préservée — par privilège — de cette souillure, mais l'âme humaine de l'Enfant Jésus échappe de plein droit à cette contagion infecte parce qu'elle est unie à un corps formé miraculeusement et cette âme, possédée par le Verbe, glorifie Dieu au plus haut des cieux : oui ! Dieu est Dieu ! le Tout-Puissant ! l'Infini, l'Eternel, le Tout Bon ! Et les anges, ravis de cette voix nouvelle qui monte de la terre, se renvoient dans le ciel, en échos sans fin, les adorations de l'Enfant-Dieu : Enfin, voici sur terre Dieu infiniment glorifié !

* *

Alors :

« Paix sur terre aux bonnes volontés ! » La paix... quel bonheur ! Nous en avions si grand besoin : paix de la conscience, paix dans nos relations avec le prochain, paix entre les nations...

Ce qui donne la paix à la conscience, c'est l'assurance du pardon et la fidélité à la loi de Dieu. Qui dira le poids écrasant du remords dans certaines consciences ? Mais qui donc n'a jamais plus ou moins péché ? Oui, ce que nous désirons dans nos moments de plus grande sincérité, c'est que Dieu nous dise de ses lèvres divines : « Va en paix ! Tes péchés te sont remis ! » Or cet enfant qui nous est né vient pour une œuvre de pardon. Il pardonne lui-même, et pour perpétuer dans le monde ce divin ministère de la paix, il instituera son sacerdoce et nous pourrons recevoir des lèvres du prêtre, qui sont alors pour nous les lèvres du Christ, l'indispensable pardon. Le pécheur qui fête Noël en recevant l'absolution fait deux heureux : lui-même qui recouvre la paix de sa conscience et cet Enfant Jésus ravi d'avoir pardonné par son prêtre dans cet anniversaire toujours rajeuni de Bethléem...

Ce qui donne la paix avec le prochain, c'est la bonté. Celui qui est bon dans toutes ses paroles, qui ne dit jamais du mal de personne même du « mal vrai », — celui qui est bienveillant dans tous ses jugements et, autant que possible, bienfaisant dans ses actions, celui-là rend heureux autour de lui et lui-même jouit de la paix avec tous. Il applique le code de la bonté que Jésus nous donne : « Aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés... Soyez bons comme votre Père céleste est bon... Pardonnez-vous les uns les autres et mon Père vous pardonnera... Ce que vous faites à votre prochain, c'est à moi que vous le faites... »

Si nous avions été contemporains de l'Enfant Jésus, nous l'aurions sans doute bien reçu à Bethléem... Consolons-nous : ce que nous faisons au plus petit d'entre les hommes de notre entourage, Jésus le considère comme fait à lui-même. Voulez-vous que Jésus, vingt siècles après sa naissance, éprouve comme une douce joie à ce souvenir ? Apportez en présents à sa crèche le pardon des injures, des mauvais procédés, le pardon bienveillant et total, — et la promesse efficace d'être bons, tendres, encourageants, secourables à tous. Vous y gagnerez même de plus, à coup sûr, la paix sociale, rêvée par tous...

Et la paix internationale ! le retour à la tranquillité dans l'ordre... Nous avons le devoir de prier et d'agir pour bannir la guerre à tout jamais, car la guerre est un démenti donné au Christ. La guerre, voulue et décidée froidement, c'est diabolique. Comment ! des hommes jeunes, qui pour les pleurer ont encore une mère et déjà une épouse et des enfants, aller s'entretuer les uns les autres sans même se connaître ! Rien de plus indigne du Christ ! « Je ne bénis pas la guerre, je bénis la paix ! » répondait le pape Pie X à l'ambassadeur d'Autriche qui osait lui demander une bénédiction pour les armées de son maître, l'empereur. Et nous pouvons relire tous les messages de Noël de Pie XII : tous, au milieu des pires alarmes, maintiennent la doctrine de paix du Christ. Demandons avec ferveur à l'Enfant-Jésus d'intervenir pour que les hommes reviennent partout à la tranquillité de l'ordre dans la justice et la charité, — qu'ils se convertissent enfin à son Evangile et écoutent le message de Noël qui est avant tout un message de paix.

* *

Gloire à Dieu et paix sur terre aux bonnes volontés, voilà les deux joies que l'Enfant-Jésus nous apporte dans sa crèche et qui font de Noël un mystère vraiment joyeux. En continuant d'assister activement à la messe, demandons une participation plus grande à ces

joies. L'autel, n'est-ce pas une autre crèche ? Cinq mots de Marie ont amené l'Incarnation du Verbe. Cinq mots du prêtre vont amener dans l'hostie la présence réelle du Verbe Incarné. Rien d'étonnant que la liturgie nous parle, tout au long de la messe, de gloire de Dieu et de paix véritable. Rien qu'entre le *Pater* et la communion, elle nous fait demander quatre fois la paix : « *Da propitius pacem :* Donnez-nous, par pitié, la paix dans les jours que nous vivons ! » « *Pax Domini :* Que la paix du Seigneur vous accompagne toujours ! » « *Doux agneau qui effacez les péchés, donnez-nous la paix !* » « O Jésus qui voulez nous laisser la paix, pacifiez votre Eglise et unissez-la partout », sans rideau de fer ni de bambous... Dans notre communion, au moins spirituelle, demandons à l'Enfant-Jésus, par l'intercession de sa glorieuse Mère toujours Vierge, de nous faire goûter davantage les deux joies de sa crèche : gloire de Dieu et paix de la terre.

II. — *Mystère douloureux*

Si nous voulons nous rappeler toute la réalité historique, il faut nous demander maintenant : Noël, ne serait-ce pas un mystère douloureux ? Humiliations et souffrances débordent de la crèche...

Jésus humilié ! « Il a si bien pris la dernière place, disait le P. de Foucauld, que personne n'a pu la lui ravir ! » Il aurait pu choisir pour s'incarner le peuple le plus civilisé d'alors, le peuple riche, le peuple-roi. Non, il appartiendra à une nation spécialement méprisée, la nation juive.

Parmi les Juifs, ceux qui habitaient la Judée étaient privilégiés : « Seigneur, si vous tenez à être Juif, du moins choisissez une famille de la capitale, dans Jérusalem, parmi vos trente mille lévites : durant votre jeunesse, vous coudoierez les plus puissants des Juifs, les plus riches, les plus intelligents, semble-t-il, les plus pieux... — Ma jeunesse s'écoulera parmi des paysans, dans cette province éloignée de la Galilée, province méprisée des Juifs eux-mêmes. — Au moins, Seigneur, vous choisirez le joli chef-lieu de la Galilée, la belle Séphoris. — Non ! je vivrai dans une bourgade dont un proverbe se moque, même en Galilée. Nathanaël saura bien le dire : « De Nazareth que peut-il en sortir de bon ? » — Alors, Seigneur, dans Nazareth, il y a un chef, quelque commerçant plus riche : voilà votre maison. — Non ! Ce sera dans la pauvre demeure du charpentier Joseph, obligé de travailler pour vivre au jour le jour, à la sueur de son front. — En tout cas, Seigneur, cet humble charpentier est estimé à Nazareth pour sa conscience professionnelle et au jour de votre naissance, tous les voisins viendront féliciter vos heureux parents. — Non encore ; car précisément pour cette date, un ordre lointain, venu de Rome la païenne obligera Joseph et Marie à s'en aller à Bethléem et là, ils ne trouveront pas une maison pour les recevoir ; je naîtrai dans un lieu obscur, dans une étable. Et Marie sera forcée de me coucher dans une mangeoire d'animaux, tout petit enfant, incapable de me mouvoir tout seul, il faudra m'emporter bientôt pour échapper à la mort décrétée par ma créature : Hérode. »

Concluons : pour essayer de nous apprendre à être humbles, le Fils de Dieu a bien pris la dernière place...

* *

L'Enfant Jésus souffrant : « Un peu de dureté convient aux grandes âmes », disait Corneille. Que de duretés pour Jésus enfant !

Souffrances physiques : sans abri convenable, sans soulagement, pendant une nuit palestinienne d'hiver...

Souffrances morales, plus pénibles pour son cœur délicat, pour son âme humaine qui jouit de ses facultés. Il souffre cruellement des rebuts et de l'ingratitude de ses compatriotes, pourtant au courant des prophéties si claires : il souffre encore davantage de penser à cette multitude de malheureux auxquels sa venue en ce monde ne servira, semble-t-il, à pas grand chose. Il souffre des injures et des mépris qu'endurent pour lui Marie et Joseph et qu'endureront pour lui tous les saints de l'avenir. Trois mots pour résumer ses souffrances morales : il est faible, — pauvre, — délaissé.

Faible comme tout nouveau-né, incapable du moindre effort, sauf de pleurer et de gémir sans même pouvoir manifester ce qu'il veut, ni même dire où il souffre.

* *

C'est un petit pauvre : donc pas de palais pour lui, même pas de berceau ni de chambre bien ornée, pas de serviteurs empressés.

Petit pauvre oublié dans son coin. On voit des hommes perdre leur fortune et leur santé et vivre avec plus de calme peut-être que dans l'aisance, car dans leur malheur et leur pauvreté, ils ont trouvé un réconfort et une consolation : la sympathie active de vrais amis. Un pauvre qu'on aime et estime est encore quelqu'un ; un malade qu'on visite et qu'on encourage tient encore une place, mais qu'est-ce qu'un Job oublié dans son coin ? — Or ce petit enfant, couché sur de la paille, est un descendant de David. Autour de lui, à Bethléem, les familles se rassemblent pour le recensement impérial, au lieu d'origine ; donc, la famille de David est là, or pas un membre n'approche de la crèche... Bien plus, les Juifs savent, par les Prophètes, le lieu de la naissance du Sauveur ; ils donneront ces détails aux Mages mais ils délaisseront la grotte de Noël. Où trouver un oubli aussi profond que celui dans lequel naît ce fils de noble race, ce Fils de Dieu, qui naît plus abandonné qu'un fils de mendiant de chez nous ?

Humiliations et souffrances ! En faut-il plus pour faire de Noël un mystère douloureux ,

Tout à l'heure Jésus sera présent dans l'hostie. Ressuscité glorieux, il veut rester réellement présent parmi nous sous les humbles

apparences du pain, n'est-ce pas plus humble encore que la crèche ? Il l'a voulu, et il nous invite tous à communier. Mais nos cœurs sont-ils moins froids et plus orués que la grotte de Bethléem ? Et il veut pourtant venir en nous, pour nous changer en lui. Laissons-nous toucher et promettons de le suivre.

III. — *Mystère glorieux*

Dieu, glorifié par l'Enfant Jésus humilié, a voulu mettre assez de grandeurs dans ce mystère de Noël pour en faire un mystère glorieux.

Voyez cette ambassade du ciel, ce cortège des anges qui sont descendus reconnaître et adorer leur Maître...

Voyez le défilé des bergers. Appelés par la voix d'en-haut, ils viennent les premiers offrir leurs hommages et leurs adorations. Dans quelques heures les habitants de Bethléem se réveilleront et, comme d'habitude sans doute, les bergers viendront leur offrir le premier lait du matin. En tout cas, note l'Evangile, ils racontent tout de suite les événements de la nuit : ils sont les premiers prédicateurs de Noël, le modèle inaccessible des autres en simplicité et leurs saints protecteurs...

Et voyez, dans le désert, cette marche des Mages. Avertis par l'étoile miraculeuse, ils se sont déjà mis en route avec leurs présents...

* *

Mais dans la grotte elle-même, la foi nous montre trois grandeurs sans pareilles sur terre. 1° Celle du dévouement : S. Joseph. Descendant de David, il aurait pu obtenir de l'autorité occupante un poste reluisant. Il a préféré rester digne et pauvre et gagner son pain par un rude métier. Dieu l'a choisi pour être le protecteur légal de la Vierge-Mère et le père nourricier de son Fils : à ce choix divin, il a répondu par un dévouement sans borne. Il est maintenant près de la crèche où dort l'Enfant. Viennent encore des jours plus difficiles : Joseph sera toujours prêt à soutenir la Sainte Famille.

2° Deuxième grandeur : la tendresse de la Vierge Marie. — Tout berceau est entouré d'affection et de tendresse ; toute femme qui devient mère voit s'ouvrir dans son cœur une source intarissable d'amour qui ira facilement à l'héroïsme. Cependant jamais enfant n'a été aimé par sa mère comme Jésus par Marie. Pendant les années que la Vierge a passées dans le Temple, pendant les mois qui se sont écoulés depuis l'Annonciation, sa piété et sa pureté ont amassé un trésor inépuisable de tendresse. Avec quel ravissement, elle-même « enveloppe Jésus de langes », preuve qu'elle n'eut pas besoin, après l'enfantement miraculeux, des soins d'autrui pour elle et pour son fils. Avec quelle ferveur elle adore son enfant comme son Créateur et son Maître ! Puis elle reprend son rôle de mère en déposant un affectueux baiser sur ce visage où elle reconnaît les traits de sa propre beauté. Les anges eux-mêmes contemplaient cette scène avec ravissement.

3° Grandeur essentielle de ce mystère : grandeur de cet enfant, Roi des rois, libérateur du genre humain, Verbe incarné.

Jésus est le roi de toutes les âmes. Sur ce royaume, il a tous les droits d'héritage car il est le Fils de Dieu, — tous les droits de conquête car il les rachètera sur sa croix, — tous les droits d'élection car il possède tous les attraits qui feront de lui à jamais le roi bien-aimé de toutes les âmes droites. Et il vient aujourd'hui sur terre prendre possession de son royaume spirituel.

C'est un Libérateur, cet Enfant Jésus, le Sauveur. Il vient au moment où tout semble désespéré ; partout règne le démon de l'idolâtrie, de l'impureté, de la violence. Mais il vient avec des armes irrésistibles : ses prières pour convertir les pécheurs, la croix, déjà connue et acceptée, vers laquelle il tend déjà ses petits bras. Avec ces armes, si nous y joignons notre bonne volonté, il est sûr de vaincre le démon ; et Satan est déjà pris d'une telle frayeur qu'il veut noyer le berceau de Jésus dans le sang des Saints Innocents.

Il faudrait, maintenant, regarder ce que la foi nous enseigne concernant la gloire du Père par le Verbe éternel. Gloire essentielle de Dieu, connaissance et louange parfaites des des perfections infinies du Père, connaissance et louange qui ne sont pas seulement un acte éternel, mais une Personne, la deuxième de la Sainte Trinité. Or cette Personne du Verbe possède la nature humaine — corps et âme — de ce petit Enfant. C'est pourquoi le moindre vagissement de la crèche a une résonance d'éternité, un mérite infini ; et les anges contemplent avec ravissement toute la gloire de la Sainte Trinité dans la grotte de Bethléem.

* *

Joyeux, douloureux, glorieux, Noël a ces trois aspects parce que Jésus veut plaire à toutes les âmes, les attirer toutes à lui et, dès lors, se montrer à chacune sous l'aspect le plus attrayant. Venez donc à sa crèche, ou mieux encore, venez le recevoir dans la communion, vous qui savez cacher vos sacrifices réels sous vos sourires. Venez communier, vous surtout, âmes fatiguées de vivre, âmes endolories, car lui seul peut vous réconforter en vous unissant à ses propres souffrances de la crèche. Et vous aussi, venez à lui, vous qui recherchez la distinction dans le service de Dieu : vous trouverez auprès de la crèche les exemples de grandeurs à imiter... Tous, redoublons d'amour envers Jésus Hostie qui veut bien, à chaque messe, renouveler les mystères de sa crèche. Demandons-lui d'étendre son règne sur tous les cœurs. A notre époque où chaque regard veut embrasser les intérêts de toute la terre, quel symbole si l'on pouvait choisir comme capitale du monde ce petit Bethléem où l'Enfant Jésus serait le trait d'union de tous les cœurs, des plus joyeux comme des plus endoloris, des plus humbles comme des plus fiers. Ainsi soit-il.

VEILLEE DE NOEL

« VENEZ, SEIGNEUR JÉSUS »

Un mot de Monsieur le Curé pour présenter l'idée d'ensemble de la veillée : **l'amour de Dieu pour nous.**

Tous :

Venez, Divin Messie
Apporter votre Charité
Au monde qui l'oublie.
Venez, venez, venez.
(*Deux couplets*) [1].

Meneur : Noël ! Mot magique, parce qu'il met sous nos yeux, nous fait revivre par le cœur la merveilleuse histoire de l'amour indéfectible de Dieu à l'égard des hommes.

Cette histoire commence dans la nuit des temps, quand Dieu créa le monde. Voici, en résumé, comment les anciens hébreux se racontaient cet événement :

Lecteur : Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre !

La terre était informe et vide ; les ténèbres couvraient l'abîme.

Dieu dit : Que la lumière soit, et la lumière fut. Dieu dit : Qu'il y ait un firmament, — Que la terre et l'eau soient séparées, — Que la terre fasse pousser des plantes, — Que les eaux se peuplent de poissons et l'air d'oiseaux, — Que la terre se peuple de toutes sortes d'animaux... Et il en fut ainsi.

Meneur : Tous ensemble, maintenant, chantons notre adoration, notre admiration pour cette œuvre de Dieu si grande :

Tous :

Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit.
Seigneur, mon âme t'adore
Par les clartés de l'aurore
Béni soit Dieu Créateur du Soleil qui luit.

Béni soit Dieu par la plaine, les bois, les monts, etc.

Meneur : Mais Dieu, dans son amour, voulut faire davantage. Il voulut créer un être libre, capable d'aimer comme Dieu lui-même, et d'être aimé.

Lecteur : Dieu dit : « Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance. Qu'il domine sur les poissons de la mer, sur les oiseaux, sur les animaux domestiques, et sur toute la terre ».

Et Dieu vit tout ce qu'il avait fait, et trouva cela très bon. Il mit l'homme dans le jardin d'Eden, le jardin de délices pour le cultiver et le garder.

Meneur : L'homme est la plus belle de toutes les créatures parce qu'elle est faite à l'image de Dieu.

Que notre cœur s'élève vers notre créateur et maître :

Tous :

Béni soit Dieu par le cœur de tous les humains,
Le cœur des hommes qui peinent,
Les cœurs meurtris, ceux qui traînent,
Béni soit Dieu par l'effort et le cœur des Saints.

Béni soit Dieu par le chant profond des métiers,
Les durs labeurs de la terre
Et les moissons nourricières...
Béni soit Dieu à la ferme et sur les chantiers.

Meneur : L'homme était parfaitement heureux, mais il ne sut pas garder son bonheur. Dieu le soumit à une épreuve. Trompés par le démon, nos premiers parents désobéirent. La punition ne tarda pas.

Lecteur : Dieu dit à Adam : « Le sol est maudit à cause de toi. C'est par un travail pénible que tu en retireras ta nourriture tous les jours de ta vie. C'est à la sueur de ton front que tu mangeras ton pain, jusqu'à ce que tu retournes à la terre dont tu as été tiré ».

Il dit à la femme : « Je multiplierai tes souffrances. Tu enfanteras dans la douleur... »

Meneur : Ainsi le péché a fait son entrée dans le monde. L'homme a chassé Dieu de son cœur. Aussi le malheur s'abat sur lui. Cependant Dieu a pitié de l'homme révolté et ne le condamne pas sans appel. Il laisse déjà entrevoir la venue d'une nouvelle Eve qui réparera la faute de la première.

Il dit au démon :

Lecteur : « J'établirai un état d'inimitié entre toi et la femme. Tu ne la meurtriras plus qu'au talon. Mais elle, elle t'écrasera la tête ».

Meneur : Avec le cantique traditionnel, chanté ces temps-ci dans tous les coins de France, appelons, nous aussi, le Sauveur à notre secours.

Tous :

Venez, divin Messie,
Sauver nos jours infortunés.
Vous êtes notre vie,
Venez, venez, venez...
(*Trois couplets*).

Meneur : Ce n'est qu'une faible lueur d'espoir dans la nuit, mais une lueur qui va rester bien ancrée au fond du cœur des hommes. Quelle en sera la réalisation ?

Dieu va se choisir un peuple, un pays. Par ce peuple, dans ce pays, il voudra régner en maître. Et c'est par ces mots qu'il va manifester sa volonté à un jeune chef de tribu.

Dieu dit à Abraham :

Lecteur : « Va-t-en de ton pays, de ta famille, de la maison de ton père. Va dans le pays que je te montrerai. Je ferai de toi une grande nation, et des rois sortiront de toi. J'établirai mon alliance entre moi et toi et tes descendants après toi, d'âge en âge, en une alliance perpétuelle. Je bénirai ceux qui te béniront et celui qui te maudira, je le maudirai, et toutes les familles de la terre seront bénies en toi. Je serai ton Dieu et le Dieu de tes descendants. Je multiplierai ta postérité comme les étoiles du ciel, et comme le sable qui est au bord de la mer. En ta postérité seront bénies toutes les nations parce que tu as obéi à ma voix ».

Meneur : Le pays dont il est question, que Dieu a donné à son peuple, c'est la Terre promise, la Palestine, que nous appelons maintenant encore la Terre Sainte, vers laquelle les Juifs, même de notre temps, ont toujours les yeux tournés. Ce pays est le symbole de la fidélité de Dieu à l'égard de son peuple, et aussi envers nous qui

[1] Nous ne publions pas le texte des cantiques, ils sont très connus, et on les trouve dans les *Recueils* usités dans presque toutes les paroisses.

ne savons pas assez souvent apprécier à sa juste valeur le salut que Dieu nous a donné.

Cherchons toujours comme les Juifs la vraie Terre promise.

Tous :

Vers toi, Terre Promise,
Le Peuple de Dieu tend les bras.

Tous : Vers Toi...

Meneur : Cela se passait il y a à peu près quatre mille ans, deux mille ans avant la naissance de Jésus-Christ sur la terre. — Abraham obéit. Ainsi le peuple élu était né. Dieu va le guider et le protéger pour qu'un jour puisse se réaliser la promesse du Rédempteur. — Au cours des siècles, Dieu enverra des hommes, les prophètes, qui auront pour mission de redresser les erreurs du peuple, de le ramener vers son Dieu et aussi de préciser et d'affermir son espérance. — David sait déjà, huit cents ans à l'avance, que le Sauveur promis sera Seigneur et Dieu. C'est à sa suite que nous répétons encore ces mots :

Lecteur : Dieu a dit à mon Seigneur, c'est-à-dire au Messie : « Assieds-toi à ma droite, jusqu'à ce que je fasse de tes ennemis l'escabeau de tes pieds. Règne en maître au milieu de tes ennemis ».

Meneur : Ou bien encore en d'autres passages :

Lecteur : Il exercera son jugement parmi les nations. Il dominera d'une mer à l'autre. Devant lui se prosterneront les habitants du désert, et ses ennemis mordront la poussière. Tous les rois se prosterneront devant lui, toutes les nations le serviront. Il délivrera le pauvre qui crie vers lui. Il aura pitié du misérable et de l'indigent. Il sauvera la vie du pauvre. Il les affranchira de l'oppression et de la violence.

Meneur : Il nous le montre aussi comme un roi puissant et miséricordieux.

Lecteur : Tu es le plus beau des fils de l'homme. La grâce est répandue sur tes lèvres. C'est pourquoi Dieu t'a béni pour toujours. Ton trône, ô Dieu ! est établi pour l'éternité. Tu aimes la justice et tu hais l'iniquité ; je t'ai engendré aujourd'hui.

Tu es mon fils ; demande et je te donnerai les nations pour héritage.

Meneur : Et, avec le Roi-Prophète, nous pourrions répéter cette prière :

Lecteur : Que son nom dure à jamais. Tant que brillera le soleil, que son nom se propage. Qu'on cherche en lui la bénédiction.

Béni soit à jamais son nom glorieux ; que toute la terre soit remplie de sa gloire.

Meneur : A travers les malheurs du Peuple élu, la promesse du Rédempteur va se préciser. Ecoutons le prophète Isaïe lancer ce défi aux incrédules de son temps :

Lecteur : Ecoutez, maison de David, le Seigneur lui-même vous donnera signe. Voici qu'une vierge a conçu et elle enfante un fils. Elle lui donne le nom d'Emmanuel, c.-à-d. Dieu avec nous.

Meneur : Par avance, elle montre le fait accompli.

Lecteur : Un enfant nous est né ; un fils nous a été donné. L'empire a été posé sur ses épaules. On lui donne pour nom : Conseiller admirable, Dieu fort, Père éternel, Prince de la Paix.

Meneur : A la suite d'Isaïe, chantons tous : — Cieux, répandez votre rosée, nuages, pleuvez le Juste.

Une voix : « Rorate, cœli... »

Tous : « Rorate, cœli... »

Meneur : Ne vous irritez plus, Seigneur ; ne vous irritez plus de nos lourds péchés. Voyez la Sainte Cité devenue un désert. Jérusalem n'est qu'un désert ; Jérusalem, Seigneur, où vous habitez dans la gloire infinie.

Une voix : « Ne irascaris, Domine... »

Tous : « Rorate, cœli... »

Meneur : Retrouve la vie, retrouve la joie, ô mon peuple choisi ! Bientôt va venir le Christ sauveur. Pourquoi renoncer à tout espoir sous les coups imprévus du malheur ? N'aie donc plus peur ! Je vais te sauver ; je suis ton Dieu, je suis ton Seigneur tout Puissant, le saint d'Israël et ton Rédempteur.

Une voix : « Consolamini, Consolamini... »

Tous : « Rorate, cœli... »

Meneur : Cette rosée du ciel, c'est le Sauveur qui bientôt va naître. Le lieu de sa naissance est, lui aussi, annoncé.

Lecteur : Et toi Bethléem, la fertile, petite entre les villes de Juda, réjouis-toi, car de toi sortira celui qui doit être le dominateur de mon Peuple. C'est lui qui amènera la paix.

Meneur : Tous ensemble, appelons le Seigneur en répétant de tout cœur :

— Venez, Seigneur, pour sauver tous les hommes.
— Venez, Seigneur, pour nous apprendre à nous aimer.
— Venez, Seigneur, pour établir votre justice.
— Venez, Seigneur, pour faire briller la vérité.
— Venez, Seigneur, et donnez-nous la paix.

Tous :

Sous le beau ciel de la Judée,
Un soir à l'heure de minuit,
D'une humble Vierge immaculée,
Le Petit Enfant-Dieu naquit.

Meneur : Le grand mystère va se réaliser. Il faut qu'une jeune femme devienne la Mère de Dieu. Il faut qu'une créature toute belle, pure et sans tache, accepte de collaborer à l'œuvre divine. Alors le Seigneur envoya son ange.

(*Lecture du récit de l'Annonciation*, Luc, I, 26-38).

Une voix : L'ange du Seigneur... (Les trois versets).

Tous : Je vous salue, Marie...

Meneur : Déjà pareil message avait été adressé au prêtre Zacharie. Le Sauveur promis devait avoir un précurseur en la personne de son cousin Jean-Baptiste. Marie ne pense qu'à rendre service à sa cousine Elisabeth. Ecoutons le récit dans l'Evangile :

Lecteur : (*Récit de la Visitation*, Luc, I, 39-55).

Meneur : Ce chant de louange de Marie, nous le répétons souvent. Nous allons le redire maintenant, pour adresser nous aussi notre merci à Dieu :

Tous : « Magnificat... »

Meneur : Le plus grand moment de l'histoire du monde est arrivé. Le Sauveur naît dans les conditions que nous rapporte l'Evangile de S. Luc.